



# Celui qui est et pourtant n'est pas

COMMUNICATION DE GUY VAES

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 DÉCEMBRE 2004

C'est au 55 rue Dunot, à un pas du faubourg Saint-Germain, que s'achève le pèlerinage sentimental d'un vieil américain dans le Paris de sa jeunesse. Toute une vie d'exil l'a séparé de l'ami qu'il compte y retrouver, et dont l'émerveillait le pouvoir acrobatique de déduction, l'intuition jamais en défaut. Et le voici face à cet homme qui, l'œil sémillant, la curiosité toujours en éveil, se tient « à la limite de l'âge pouvant être atteint par le commun des mortels ». Tel se présente à un premier coup d'œil le chevalier Dupin. Il est l'ambitieuse esquisse de Sherlock Holmes, et Edgar Poe a immortalisé ses enquêtes. Depuis longtemps celui qui sut éclaircir le mystère de la mort de Marie Roget et récupérer du regard la lettre volée, avait substitué à la clarté du jour, celle d'une lampe favorable aux déductions sur base de textes. À peine sortait-il encore pour humer quelques bouffées d'air. Ainsi s'amorce cette enquête — ou plutôt ce roman ? — intitulé *L'Œuvre de trahison*.

Derrière les deux hommes il y a un scribe invisible, l'auteur du roman. Il se remémore d'autant mieux les propos échangés. Lui, le scribe, s'appelle Mario Brelich. C'est un romancier d'origine hongroise, né à Budapest en 1910, qui écrivit en italien et débuta comme céramiste. Gallimard fit traduire deux de ses romans : *L'Étreinte sacrée* et *L'Œuvre de trahison*, après quoi, prudemment, il renonça. Des années plus tard, Liane Levi eut le sang-froid de publier le premier roman de Brelich : *Le Navigateur du déluge*, récit de la seconde Genèse, celle qui suivit le Déluge et où l'on apprend, pour ne citer qu'un détail parmi cent, que si Dieu a interdit à l'homme de goûter aux fruits de l'arbre de la Connaissance, il ne l'a pas interdit aux animaux. De quoi donner à réfléchir. Un spécialiste des mythes a appelé Brelich : « un théologien à l'état sauvage ».

À peine nos deux amis se sont-ils retrouvés, que tout reprend comme autrefois. Dupin prête-t-il encore main-forte à la police ? Non ; ne quittant plus sa tanière, sinon à l'aube pour s'oxygéner, le théâtre d'un crime n'exerce plus d'attrait sur ses facultés de déduction. En revanche, il s'est réattelé à une recherche entreprise il y a longtemps et qui lui permet de ne pas quitter son fauteuil. C'est ainsi que son ami, n'en croyant d'abord pas ses oreilles, apprend que les investigations du chevalier portent sur un cas demeuré troublant : le cas Judas — lequel forme le pivot de *L'Œuvre de trahison*, ce suspense métaphysique aux allures de roman policier. Si j'ai hésité à vous le présenter, c'est qu'il doit son intérêt à ce qui est réfractaire à un résumé : un tissu d'innombrables détails, d'apports mythiques rebelles au clinquant de l'originalité. Une présentation plus exhaustive eût réclamé un temps trop long. Toutefois, mis en présence d'une théologie aussi personnalisée, d'un usage à la fois réfléchi et ambigu de l'irrationnel, comment résister au désir de faire connaître Mario Brelich ? Installons-nous maintenant dans *L'Œuvre de trahison*.

Aucune circonstance éclairante ne nous informe sur le pourquoi et le comment de l'acte de Judas. En ces temps troublés, en ces lieux où s'entrecroisent faux prophètes, bonimenteurs apocalyptiques, fabricants de « miracles », espions du pouvoir romain et des grands-prêtres, quels risques pouvaient incarner, aux yeux de l'autorité, Jésus et sa poignée de disciples ? Disciples qui, aux dires de plusieurs théologiens historiens, ne furent arrachés à leurs doutes, soulevés par le courage et la plus extrême détermination, que lorsqu'ils connurent le Christ ressuscité ? Les ennemis de Jésus avaient-ils besoin d'un obscur trésorier, d'un baiser divulguant l'identité du trublion pour étouffer son projet ? Jean affirme que Judas est un voleur professionnel. Mais un individu de cette sorte se contenterait-il de 30 deniers ? Si Matthieu suppose que le souci premier de Judas est « le prix du sang », Marc et Luc relèguent au second plan la récompense des prêtres. « Le traître aurait pu s'acheter avec elle trente-trois grammes d'un onguent de nard, c'est-à-dire dix fois moins que celui avec lequel Marie, sœur de Lazare, avait frotté la tête et les pieds du Seigneur. » Mais qu'est-ce qui motiva la trahison ? Quelles furent les raisons personnelles du délateur ? On conviendra avec Dupin que « face à la nécessité absolue de la trahison, les machinations et les motifs personnels n'avaient qu'une importance relative, c'étaient des contingences futiles et

insignifiantes ». Vu son caractère métaphysique, la réponse devait se trouver dehors Judas.

Mais aux yeux des grands-prêtres, pour qui les révélations au sujet de Jésus et autres prédicateurs devaient être monnaie courante, qu'est-ce qui avait pu les convaincre de se fier à Judas ? On peut supposer, sans trop s'avancer, qu'ils étaient connaisseurs d'hommes. Les informations de Judas ne valaient-elles que 30 deniers, ou quand même davantage ? Enfin, le vulnérable Jésus méritait-il cette soldatesque au Mont des Oliviers ?

Si aucune raison raisonnable n'explique l'attention accordée par les prêtres aux allégations de Judas, il y en a toutefois une dont l'évidence — mettons la supposée évidence — nous échappe à cause de son éclat. La réponse pourrait être celle-ci : personne, fanatique ou comédien, ne peut vous ébranler autant qu'un homme possédant une foi absolue, laquelle récuse toute théâtralité, tout effet concerté. C'est le ton, ce sont les inflexions de la voix attestant le charisme du Dieu vivant, qui durent inciter les prêtres à se fier à Judas. Ils ne crurent sûrement pas à son Dieu, bien au pouvoir traumatisant d'un meneur dont l'Isariote était l'émanation. Comment ne pas croire qu'un tel meneur puisse soulever les masses ? Ainsi, grâce à un délateur, vit-on poindre le salut des hommes. Sa tâche accomplie, Judas, le seul disciple qui ne douta point de la divinité de Jésus (on reviendra sur ce point), disparut de la scène. Mais, avant cela, il y eut sa rencontre avec sa future victime.

Avisant un jour, ou plutôt reconnaissant la figure de son destin : le traître qui le mènera à la croix, Jésus, malgré l'effroi qui peut-être l'étreignit, dut ressentir l'exaltation du créateur se préparant à révéler une voie inexplorée : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisi, vous les douze ? Et l'un d'entre vous est le Diable ! »

Pareille apostrophe n'enveloppe-t-elle pas de Son indignation les phases de la Crucifixion et le consentement du Maître à son supplice ? Implicitement, elle pose le problème des événements déjà annoncés en coulisses, sinon dans ces récits mythiques où ils s'inscrivent dans un présent sans début ni fin. Que cette adresse aux douze nous autorise une parenthèse. Si Jésus est Dieu — Dupin/Brelich accepte le credo de Pierre et souscrit à celui du Concile de Trente —, ne devait-Il pas, sous ses apparences humaines, affronter toutes les vicissitudes de son état, et sa propre divinité lui apparaître « comme une thèse à démontrer, non pas tant au

genre humain, qu'à Lui-même et à Dieu le Père ». Comment, devant ce qui ne suscite de la part des théologiens que des hypothèses fragiles, ne pas repenser aux vues de Rudolf Bultman, l'un des plus grands théologiens du siècle écoulé ? Il se gaussait des jongleries auxquelles ses confrères étaient contraints de se livrer pour expliquer le paradoxe de la double nature. « Il faut encore remarquer, disait-il, que si Jésus avait été le Fils préexistant de Dieu, il n'eût fait que jouer la *mort*, car que peut signifier cette dernière pour un Être céleste qui sait qu'il va ressusciter trois jours après ? » Ce serait sur la croix que le Christ, après avoir douté de sa divinité, après avoir subi, occasionné par sa double nature, le flux et le reflux de ses atermoiements, les multiples éclipses de son être profond, aurait reçu l'Illumination décisive — la confirmation qu'il était le Fils. Telle fut l'Incarnation. Ainsi, « au lieu d'en appeler à sa propre sagesse divine. Il invoquait l'illumination paternelle ». Car aurait-il été « en mesure de s'appuyer sur la vision claire du futur, grâce à sa prescience divine, Il n'eût pas eu besoin de prier ou de méditer, mais seulement de reproduire exactement les images du futur ».

Reprenons l'interrogation du Dupin. On a quantité de détails sur Jésus ; sur son assassin, nul. Sans doute fut-il entraîné, en toute innocence, par cet irrésistible souffle d'espoir : voir s'établir le Royaume de Dieu. Veut-on en apprendre davantage sur le sort que réserve au traître les croyances populaires, consultons la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Judas y est devenu l'instigateur de tous les méfaits de l'Histoire : péché d'Adam, meurtre de Caïn, inceste d'Œdipe et, bien sûr, la montée au calvaire. On n'est pas ici en face d'un ingénieux démon, mais d'un héros tragique sur qui le destin concentre ses orages. Pour aboutir au déicide, un minable délinquant ne pouvait suffire. Seul un imaginaire enclin à la mythologisation était capable d'accréditer le geste hors mesure de Judas. Pas de circonstances fortuites ici, mais l'asservissement à un destin inflexible, clos. Tout ceci ne laisse-t-il pas transparaître un plan, une prise de position qui échappe à un jugement linéaire ? Cette fois la mythologisation servira à voiler la nature réelle de Judas, trop complexe pour de simples interprétations. Tout fini par nous ramener à la Rédemption. Du moins, c'est ce que soutiendra Dupin avec autant de nuances que d'allant.

La Rédemption fut l'œuvre de la Miséricorde divine. Elle engagea Dieu dans le Cours de l'Histoire. Car, d'une certaine façon, n'est-il pas devenu dans une

majorité d'écrits une Puissance qui oscille entre Présence et Personnage ? Il s'oblige à se soumettre à des règles, celle d'un jeu dont l'issue nous reste énigmatique. « Sa position à l'égard du genre humain semble un peu analogue à celle de l'adulte qui daigne se mettre à jouer avec les petits », mais l'enfant devient adolescent. Les règles auxquelles on l'a assujetti lui sont un joug. Il aspire à être comme son père : un maître dictant sa loi — un Dieu. D'où la colère du Très Haut qui, en créant le monde, a jugé son œuvre parfaite, autrement dit : *ne pouvant être différente*. Car, insiste Dupin, l'homme imparfait était inclus et prévu dans la perfection de la Création. Mais pourquoi donc était-il toléré ? On se doutera que l'acceptation de cette carence (prétendument à Son image) fut « pour le Très Haut une dure nécessité. S'il était revenu sur la Création, il eût été à nouveau obligé de créer l'homme qui eût fini tôt ou tard par vouloir devenir Dieu. S'Il l'avait créé différent, cet être n'aurait pas été fait à Son image et à Sa ressemblance et, ce qui importait le plus ou qui seul importait, jamais Il n'aurait pu espérer de cet être affection et adoration. Et voilà le hic : aucune autre de ses créatures ne pourrait lui rendre un culte. Et un dieu qui n'est vénéré par personne est tout bonnement inexistant ».

Au terme d'un temps immémorial d'épreuves, le peuple de Yavhé, à la suite de ses rapports avec les dieux de ses oppresseurs, conçut « le désir plus que l'espoir », d'obtenir une récompense après ses misères terrestres, mais sur un plan qui n'était pas celui de l'existence — l'au-delà. Embarras du Très Haut. Rien n'était prévu, ni récompense ni punition après la mort, ni résurrection des corps. Tout cela n'existait que dans l'imagination du peuple élu, où l'y avait inculqué les promesses des dieux faux et indignes...

D'où une crise dynastique. « La logique de fer de l'Histoire exigeait que l'envoi du Christ sur terre fut un événement inajournable, effectué dans la douzième heure. Et le verbe se fit chair. Mais le monde où Jésus prit pied, grouillait encore de divinités dont les fils convoitaient le pouvoir. C'est alors que Yahvé se “souvint” du christianisme. Lancerait-il ce projet-là, ce n'était plus seulement au peuple élu qu'il offrait la Rédemption, mais à des millions d'hommes *maudits*, pas encore aigris par des promesses toujours en suspens. » En outre, en faisant naître son messie d'une mère bien humaine, « quelque intuition précise qu'il pût avoir de sa propre divinité, le Fils conserverait en lui une dose

considérable d'incertitude qui le pousserait à n'attribuer le mérite de Sa propre grandeur qu'à la bonté de Son Père ». Ce point de vue n'élimine pas le dogme de la Trinité, il en retrace simplement la genèse. Vu la composante humaine de Sa double nature, il n'est pas interdit de supposer que « Jésus se créa un Père à son image et à sa ressemblance, attribuant à Celui-ci ses propres intentions et ses propres objectifs, y compris leur fondement réaliste et émotif ».

Se sachant mortel, fût-ce d'une certaine façon, le Christ dut savoir qu'il aurait à affronter des épreuves pour que s'accomplisse sa divinité. « Mort cruelle et consécutive résurrection », telle fut souvent l'épreuve que durent traverser les nouveaux dieux pour occuper la place des anciens. Mais cette fois le sacrifice offert au Père dépassait en implications et en amour tous les sacrifices des époques antérieures. Il y avait, malgré le caractère effrayant de l'acte, comme un épurement, une affirmation du don d'un amour suprême. Mais c'était là un amour qui, avec sa charge humaine, exerçait une pression sur le Très Haut. Car, s'il avait été répété par l'entremise des prophètes que la prière était davantage prisée par le Très Haut, vu sa nature exclusivement spirituelle, il fallait convenir que le sacrifice humaine témoignait de la part d'un peuple évolué d'un engagement extrêmement dramatique. D'où ce pacte en quelque sorte arraché à Dieu : le Nouveau Testament, pacte qui devra conclure des siècles d'incertitudes.

Désormais, nous vivons sous la protection du Fils, et l'imitation de son exemple peut garantir l'accès à l'Au-delà. Tout ne change-t-il pas si l'on sait le Seigneur « assujetti aux lois de l'Histoire » ? Et Dupin d'ajouter qu'« il faut clairement distinguer un plan du Père et un plan du Fils, conformes ou parallèles sur beaucoup de points, mais divergents, voire opposés, sur des points essentiels ». Si l'affirmation peut surprendre, c'est que, n'étant ni théologien, ni philosophe ou historien, on ne conçoit pas que « le christianisme soit l'aboutissement d'un processus historique, long et tourmenté » et qu'« Augustin, Tertulien et Origène eurent toutes les peines du monde à répandre un peu de clarté sur ces problèmes ». Ce qui rendit le tout ambigu, ce fut l'Incarnation qui imposa la double nature.

Jésus souhaitait une mort digne d'un dieu — d'un Fils divin. Il fuyait (saint Jean l'a dit) toute forme de mort accidentelle. « Il était sans cesse oppressé par l'angoisse d'être asservi à la volonté paternelle. Combien de fois Yahvé laissa-t-il ses prophètes se débrouiller, seuls, juste au moment où ceux-ci auraient dû

apporter une preuve ! » Pour le reste, Jésus s'efforça de réaliser les prophéties, démontrant ainsi leur validité. Voyez son entrée à dos de poulain d'ânesse à Jérusalem. L'imitation des prophéties fondait ici leur réalité. D'où la part active que prit Jésus dans son propre drame.

Ce qui pouvait réduire à néant cet enchaînement de précautions, c'était la figure du traître. Judas étant homme, n'ayant pas la docilité de l'ânesse, pouvait provoquer un désastre. « Malgré toute la certitude que lui assurait sa prescience divine, il devait demeurer chez Jésus une bonne dose d'inquiétude et de curiosité pour les développements futurs de cette inconnue de son équation divino-humaine. » Bref, que se passerait-il « si Judas avait persisté dans son état d'innocence » ? Un Judas qui eût persisté dans cet état et dans ses bonnes intentions eût été, en fin de compte, tout à fait cohérent. Doit-on alors postuler « l'intervention coercitive d'une force extérieure », ce qui paraît être l'unique réponse à la mesure du drame qui nous préoccupe ? En ce cas, « il semble également logique qu'elle ait été d'ordre surnaturel ».

Envisager, comme l'ont fait certains auteurs, une complicité entre le Messie et son délateur relève d'un machiavélisme burlesque. « Jésus pouvait se laisser perdre par un innocent, mais il ne pouvait le pousser à la damnation. C'eût été indigne de Sa personne. Eût-il endossé ce rôle, Judas eût été l'être le plus grand et le plus généreux de la création. Mais alors pourquoi Jésus tenait-il tant à être trahi par Judas ? » Pour le simple croyant, nous dit Brelich, Judas est l'incarnation du Mal, donc infiniment plus qu'un apôtre félon.

N'y aurait-il pas ici, compte tenu de l'époque, interférence entre la réalité et le mythe ? « Il fallut que ce fût ce mal mythologique [...] qui causât la mort du Fils de Dieu, et non d'éphémères puissances terrestres, de caduques autorités civiles et religieuses, d'insignifiants juifs et romains ! La trahison avec son mécanisme social insidieux revêt une puissance autrement suggestive que le coup de poignard dans le dos. Aussi serait-on plus proche de la vérité en identifiant Judas à Satan. Seul un démon qui fut à l'origine d'essence divine, était, si l'on peut dire, à la hauteur d'un adversaire à la double nature. Seul l'élément mythique avait le pouvoir de doubler, telle une fourrure un manteau royal, la chaîne des circonstances toutes matérielles qui culmina au Golgotha, et de conférer à cette mécanique infernale un crescendo qui exclut l'hésitation. Sans omettre une

multiplicité de sens que ne suggère pas la mort des anciens dieux ou de ceux promus à leur rang. Cette hypothèse, moins audacieuse qu'elle ne le semble, supprime toute ambiguïté dans l'attitude du Christ à l'égard du douzième apôtre. Le Christ énonça clairement le nom de Satan, ainsi que le rapporte Jean, et « il risque l'hypothèse, également avancée par Luc, que Satan eût investi l'infortuné douzième ». Qu'il n'existe pas de science particulière sur le rôle du Mal ne laisse pas de troubler. Et Dupin d'analyser les tentatives de Satan, que la genèse appelle « l'un des divins » pour obliger le Christ à se révéler par des miracles ou autres coups d'éclat. Mais c'eût été là une façon de subordonner sa nature divine à sa nature humaine. J'ouvre ici une parenthèse : existe-t-il un Satan à l'expression plus subtile que l'espèce d'empereur foudroyé, de mage baudelairien à l'infinie tristesse que nous montre Passolini dans son *Imitation de Jésus Christ* ?

Autre point : si l'on ne peut définir l'intelligence ni le degré de prescience du malin, on peut assurer « avec une certitude absolue qu'il connaît Dieu ». « [...] Il lui arrive de le reconnaître au premier coup d'œil, il le repère à des kilomètres ! » s'exclame Dupin. « Si les apôtres croyaient dans la divinité de Jésus, lui, Judas, *savait* la vérité. » Mais avait-il essayé avec la même ferveur de se prouver qu'il était Satan ? On en doutera. Mais il le sut quand Jésus, à haute voix, l'identifia à l'archange tombé, et que nul de ses onze compagnons ne réagit. Seul lui, le douzième, avait conçu la véracité et l'énormité de l'accusation, et il avait tiré ses conclusions du mystérieux avertissement : « Celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera. »

Ces mots, pour les naïfs disciples, devaient renvoyer à ses prophéties morbides, à ses fantasmes sur sa propre mort qu'ils jugeaient, eux, trop troublants pour leur pauvre cerveau d'homme. Ce qu'ils souhaitaient, c'était le triomphe messianique sous les espèces de la gloire terrestre.

Ultimes réactions de Judas : puisque l'enjeu relevait du divin, il n'était pas à même d'en saisir la finalité. Néanmoins l'idée de *collaborer* à un suicide dut l'horrifier. Veut-on cerner « celui qui n'est pas », autrement dit : Satan, on en vient à l'identité Satan-chaos. Dieu créa, non pas à partir du néant — proposition longuement débattue —, mais de ce qui s'oppose à une création : le chaos. « [...] le chaos est désordre, confusion, amorphie, existence sans existence [...], quelque chose qui à la fois est et n'est pas. Et cela, par un étrange hasard est aussi la



manière d'exister de Satan. » D'où les surnoms d'Adversaire, d'Opposant, de Calomniateur.

« Dieu créa le magnifique univers à partir du chaos, n'employant pour ce faire qu'une part infinitésimale du matériau qu'il avait à sa disposition, et, par l'acte de la création, Il laissa à l'abandon toutes ces possibilités infinies non utilisées. Dieu créa à partir de Satan, et l'exclut en même temps de son ordre. Mais jamais il ne sut l'anéantir. Il en résulta le comportement ambigu de l'homme envers son Dieu, et le besoin de créer à son tour. » Songez à ce qu'en disent Milton et William Blake.

Si Satan *est* et cependant *n'est* pas, il est celui qui pourrait être ! L'infinie richesse du chaos, le pouvoir de rendre existant ce qui n'existe pas, le choix qui s'offre, voilà ce qui se découvre à l'Homme. Restait au Père s'il voulait ne pas s'aliéner l'homme, de lui donner le libre arbitre sur cette terre, l'immortalité et la justice dans l'Au-delà.

Satan, lui, dans sa passivité tient toutes les issues. À l'homme de choisir. Un ordre ancien s'écroule, un nouveau peut surgir. Rappelez-vous le mot de Flaubert sur cet intervalle vide où les dieux anciens sont morts, où le nouveau n'a pas encore frappé les trois coups d'un lever de rideau. Dans cette vacance énorme, Judas « remplit la double fonction de Satan : il se laissa docilement exploiter [...] par le Maître et le poussa passivement à la mort, lui rendant possible la résurrection. Et puis, en se pendant, il quitta la scène en bon diable. Car cela est une caractéristique de Satan : lorsque l'homme est parvenu à s'installer bien ou mal dans son nouvel ordre, Satan se retire. Et il ne refait son apparition que lorsque les nouvelles conditions deviennent à leur tour très mauvaises et intolérables : alors il donne un coup de pouce pour tout bouleverser et tout refaire. »

Si les thèmes bibliques de Mario Brelich me parlent, un premier coup d'œil sur *L'Étreinte sacrée* — me fit sur le champ refermer le volume. Je supposais l'auteur, de qui le nom m'était inconnu, à jamais voué à l'oubli. Il s'agissait ici de l'épreuve d'Abraham qu'on venait de traduire en français. À de rares exceptions près, le roman historique, voire ce qui s'en rapproche, n'éveille en moi nul écho. Mais en feuilletant chez un libraire *L'Œuvre de trahison*, mes préventions firent place à de la curiosité.

Un ancêtre de Sherlock Holmes ; un dieu martyrisé ; un drame où le mythique est battu en brèche par le religieux, sinon par le théologique ; un monologue d'analyste ponctué d'éclairs... de quel genre relevait ce texte ? Bien vite, le côté convenu de ma question me fut honte. Surtout pas d'étiquettes ! Ici, l'investigation quasiment policière structurait un bizarre amalgame, comme circulent les signes de la foi ou de l'hérésie dans les enquêtes du père Brown de G. K. Chesterton. On voit, dans l'une d'elles, un faux prêtre se trahir parce qu'il condamne la raison. Étais-je en présence d'un texte apocryphe ?

Je conçois ce que mon rapprochement peut avoir d'arbitraire. Cependant, ni les dogmes, ni les rites, ni les gloses consacrées, ni l'appareil factuel dont s'entoure la Révélation n'ont pu durcir le magma originel. Le moulin à questions continue d'activer le feu central. L'interprétation radicale, si dérangeante soit-elle, dirais-je nécessaire ? vise, dans le problème qui préoccupe Brelich, une mise au point exacte de ce qui a opéré une scission dans l'Histoire. Au fond, on n'a pas quitté l'Alexandrie des premiers siècles de l'ère chrétienne où, Henri-Irénée Marrou y a fait allusion, on s'empoignait, entre l'étal du boucher et l'échoppe du marchand de poisson, sur un point de religion, comme on le fait de nos jours sur la politique. Le souvenir des dieux antiques s'y associait à des effigies chrétiennes, tandis que les gnosés alimentaient un creuset effervescent.

Ce qui m'attirait dans *L'Œuvre de trahison* ?, c'est que le mythique (qui n'échappe point à un soupçon de romanesque) et le religieux y fusionnent ; que ce n'est pas la psychologie des protagonistes qui sert de motivation ; c'est la métaphysique devenue suspense, tout ce qui touche aux ressorts spirituels de notre Occident —, à ce substrat que notre appétit de mystère, notre insatisfaction créatrice continue à travailler. L'imagination au pouvoir ne reste-t-elle pas notre garantie de survie la plus sûre ?

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Guy Vaes, *Celui qui est et pourtant n'est pas* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/vaes111204.pdf>>